

TOUBIB D'JA

EXTRAIR

EXTRAIT

TOUBIB D'JA

Francis Dalseime

EXTRAIR



EXTRAIT

Chapitre 1

Rueil-Malmaison. Premiers jours de caserne

Novembre 1960. Rueil -Malmaison s'éveillait à peine dans son brouillard chronique, dû aux nombreux rejets de son centre usinier crachant nuit et jour ses pestilences. Même le soleil déjà levé s'évertuait à percer cette brume nauséabonde.

Assis dans la Deux C.V. Conduite par mon Père, je regardais défilier les maisons grises, mornes, sauf par endroits où un cafetier nettoyait où sortait sa terrasse.

Depuis un quart d'heure que nous roulions, pas un mot n'avait été échangé et le seul signe de son éventuelle émotion était le fait qu'il allumait cigarette sur cigarette en conduisant.

La voiture stoppa à une vingtaine de mètres de l'entrée de la caserne du 63.ème R.I.M.A. (Régiment d'Infanterie de Marine), en double file car il y avait du monde.

Plongeant sa main dans sa poche, il la ressortit prolongée d'un billet qu'il me tendit, et n'étant pas habitué à tant de largesse, j'hésitais à le prendre.

- Prends ça, qu'est-ce que tu attends ? Et dépêches-toi de descendre, tu vois bien que je suis mal garé."

Le billet dans ma poche, je prenais ma valise en carton que j'avais cirée la veille et ornée d'une étiquette de cahier avec juste mon nom, pas d'adresse, j'e n'en avais plus.

Descendant rapidement de la voiture, je claquais la portière ce qui me valut une engueulade, car « on ferme une portière, on ne la claque pas », principe paternel.

Sans un mot, sans un signe, la voiture repartit un peu trop vivement et je restais la valise à la main, ne réalisant pas encore que je partais pour deux ans comme militaire en Algérie.

Après une profonde aspiration, je me retrouvais euphorique et c'est d'un pas assuré, mais avec une infinie détente intérieure, sauf au niveau cérébral, survolté, que je me dirigeais vers l'entrée de la caserne. Plus question de subir la main de fer de mon géniteur, les humiliations en famille ou en publique, les brimades et autres trempes, j'étais LIBRE, et ce mot éclatait dans ma tête avec des couleurs qui devaient être celles du paradis.

Me frayant un chemin à travers des familles agglutinées autour d'un futur bidasse, Mamans, Papas, frangines, femmes ou fiancées en pleurs, j'atteignis le poste de garde.

Ma convocation, scrutée par un gradé, et après pointage, il me fut signifié de rejoindre la porte 'B' et d'attendre. Attendre pour moi n'était pas un problème, ça faisait presque vingt ans que j'attendais ce jour.

Après des appels, des comptages, des ordres et contres ordre, des mises en ligne et moult coups de gueules, on nous dirigea vers les chambrées avec ordre de nous y installer. Les lits

furent pris d'assaut, et comme c'était des lits à étage, les ré de -chaussée étaient les plus convoités. La crise du logement ?

Mon voisin de lit, apparemment fils de famille aisée, aux vues de la qualité de sa valise, s'y repris au moins cinq fois avant de réussir à la caser sous son lit, sur lequel il se jeta avec ses chaussures, ce qui, question d'éducation peut-être, me choqua, avant d'ouvrir son attaché-case et d'en sortir un nécessaire à courrier et un stylo à plume en or, me faisant penser que, celui offert par mon parrain le jour de ma communion, avait été 'sucré' par mon père, et que je ne l'avais jamais revu. Trente secondes après, ses larmes diluaient ses écrits, pas préparé le mec.

Vers les dix-heures, un gradé nous fit mettre en ligne, demandant de laisser nos affaires sur place en désignant un responsable de surveillance de chambre, et nous entraîna vers l'habillement. Dans une confusion monumentale, une voix de stentor nous intima 'Vos gueules', ce qui n'était qu'un des premiers ordres, reçu d'un gradé de l'armée, tout de même.

Rendu chez le fourrier, j'eus l'impression de me trouver au marché aux puces de St. Ouen. Munis de nos convocations, il nous fut remis, après un vague coup d'œil sur notre taille, un paquetage dans son sac kaki, et suivant pointure, une paire de godillots usagés. Par prudence, j'en faisais l'essai, et heureusement, ils n'avaient pas la même taille. Retour dans la chambrée et essayages. Pas triste le spectacle, entre les trop long, trop court, trop large ou pas assez, de quoi faire un spectacle de clowns à Médrano.

A ce moment, il n'y avait plus ni riches, ni pauvres, plus d'échelle sociale, plus de discrimination raciste ou religieuse, nous devenions pour le moment, tous égaux en droits et les tractations commencèrent, afin d'obtenir une tenue plus séante. Moi, je m'en moquais, même si mon treillis eut été très chic si j'avais été enceinte de six mois.

A midi, la sonnerie du clairon, enregistrée et diffusée par hauts parleurs, annonça que, suivant la formule consacrée : 'C'est pas d'la soupe c'est du rata, c'est pas d'la merde mais ça viendra.' On nous dirigea vers la cantine dans le tintamarre des quarts et des gamelles, en file indienne. Au menu, salade de lentilles, singe (bœuf en boîte de Madagascar), pâtes et confiture de patate douce, quart de vin en poudre et morceau de pain (au bromure pour calmer certaines ardeurs éventuelles.) Au passage, j'avais récupéré deux ou trois sacs en plastique qui virevoltaient dans la cour, me permettant de me faire des réserves avec les restes dédaignés par les autres.

L'après- midi, R.A.S. certains s'adonnant aux parties de cartes, d'autres à leur courrier, ou encore buller et rêver. Le repas du soir ne fut pas plus raffiné que celui de midi, ce qui augmenta mes provisions, mais fit ouvrir certaines cantines personnelles préparées par les Mamans.

A vingt -deux heures, la sonnerie de l'extinction des feux retentit dans les hauts parleurs et ce, après quelques crachotements, le disque devant être rayé, et ce fut la coupure de courant dans la chambrée, accompagnée des gueulantes des joueurs de cartes et de ceux écrivant à leur famille, leurs premières impressions de troufion. Qu'à cela ne tienne, les lampes électriques furent de sorties, et un calme relatif s'installa dans la piaule, entrecoupé de temps en temps par les exclamations de gagnants ou perdants.

Vers onze heures, un grand bruit suivi d'un 'Merde' retentissant se fit entendre. Les loupiotes convergèrent vers l'origine du désordre et éclairèrent un gus gisant, la tête

ensanglantée sur le sol. Habitant, enfin dormant à l'étage d'un lit, il s'était cassé la figure, heurtant au passage le montant du lit voisin. K.O.

La danse folle des lucioles dans la piaule fut remarquée par la sentinelle dans la cour, qui donna l'alerte au poste de garde. Deux gars se pointèrent aux renseignements, et vu l'état du gus, firent venir le service santé pour évacuation. Ce fut le premier de notre classe à être blessé au front.

Quelques temps après la fin des parties de cartes, le concert des ronflements se fit entendre, dont deux solistes de haut niveau proches de mon lit. Une seule parade, les boules 'Quies', mais les pharmacies étant fermées à cette heure tardive, mon système 'D' fut des boules de mie de pain dans les oreilles.

La sonnerie du " Soldat lèves- toi " ayant retenti par sono interposée, mon voisin de lit se dressa brusquement, oubliant celui du dessus, ce qui le rendormit de suite.

Après quelques quarts d'eau sur la figure, 'Monsieur' daigna revenir parmi nous, blême, les yeux cernés, n'ayant pas très bien passé la nuit et apprécié son réveil brutal. Se tortillant dans son " sac à viande", il retira son pyjama de soie, enfilant un maillot de bain dont le logo extérieur faisait de la publicité pour une grande marque sportive, prit sa pochette de cuir contenant son rasoir électrique et son nécessaire de toilette, et se dirigea vers les douches. Je le suivis, non sans avoir extrait de ma valise, le vieux rasoir Gillette fourgué par mon Père avec sa boîte de lames rectangulaires, bien connus de nos anciens. Le tout était accompagné d'un gant de toilette découpé dans une vieille serviette éponge et cousu par ma belle-mère, le restant de la dite serviette, et un gros morceau de savon de Marseille sorti du stock de la maison et ayant au moins ses huit mois de séchage, suivant la formule du Pater, un savon, plus il est sec, plus il dure (et plus il est dur).

Ça gueulait. En effet, les douches étaient froides de chez froide, et ce en plein mois de novembre, ce qui n'empêcha pas certains kamikazes dont je faisais partie, de subir ce traitement de choc digne d'un asile psy.

Je retrouvais 'pyjama de soie', ne connaissant pas son prénom, en train de tourner en rond, l'air désesparé, à la recherche d'une prise de courant : Ben, y en avait pas.

Pris de compassion, je lui passais mon Gillette et mon savon. De retour à mon lit, je le vis arriver, s'épongeant la face avec sa serviette imbibée de sang, il ne s'était pas raté, cinq belles balafres, un massacre sur cette peau aristocratique.

Revenu à la seule base qui lui restait, son lit, le seul point où se raccrocher, il s'affala dessus, me rendit mon matériel en disant :

- Merci et excusez-moi Monsieur.' Avant de craquer et de se raconter.

Brillant étudiant dans son domaine, Papa, fonctionnaire haut placé, Maman issue de la haute bourgeoisie, avec des relations plus longues que le bras, il pensait échapper à son incorporation. J'avais devant moi une loque dans la soie ou peut-être de la soie transformée en loque. Après un moment de réflexion, je lui expliquai les raisons de son incorporation.

- Écoutes ', prenant le tutoiement,' c'est très simple. Nous sommes toi et moi nés en quarante, c'est à dire au début de la deuxième guerre mondiale, et normalement, les parents n'étaient pas enclins à faire des enfants, donc forte baisse

de la natalité. Vingt ans après, nous sommes de nouveau dans une guerre qui ne porte le nom que 'Maintien de l'ordre', et il faut renouveler les troupes du contingent, ce qui veut dire, vue la pénurie de sang neuf, obligation pour l'armée de racler les fonds de tiroirs, et satisfaire au quota. Plus de combines ou de passes droits, le quota doit être respecté.”

A la fin de mon exposé, il resta prostré quelques instants tout en paraissant réfléchir profondément et fini par dire :

- Bien sûr, vu comme ça, ma présence ici est justifiée."

Avec une tape sur son épaule, je me présentai : "Francis”.

Il se redressa et ayant récupéré son arrogance, se présenta :

-Hubert de la Jonquière, pas Hubert tout cour." Je pensais que couper la tête de notre roi, c'était sûrement parce qu'il était trop grand, et qu'il fallait le ramener au niveau du peuple.

Il me semblait qu'il n'avait rien compris et je décidais de passer à autre chose. Nous étions tous au ras des pâquerettes, et il ne pouvait avoir un pétale de plus que moi.

Vers onze heures, il fut procédé de nouveau à un appel, puis à l'ordre de ramasser nos affaires et de nous tenir prêts au départ.

Déjà, dans la cour de la caserne, les camions Simca bâchés se rangeais dans un ordre impeccable, ayant dû le faire lors du défilé du quatorze juillet sur les champs Elysées pour avoir un tel alignement.

A la sortie de la popote de midi, on nous distribua une musette avec les rations pour le voyage, et de nouveau, ce fut l'attente.

Ce n'est que vers dix-sept heures que ça commença à bouger dans la cour.

- Prenez votre barda et suivez- moi" nous intima un galonné armé et casques sur la tête.

Alignement au cul des camions, appel, comptage et hop, embarquement.

Chapitre 2

Gare de triage. Bertrand

Vers dix- huit heures, le premier bahut sortit de la caserne et bifurqua sur la gauche, suivi d'une dizaine d'autres. Les bâches des véhicules avaient été baissées et deux troufions en arme, s'étaient installés à l'arrière pour enrayer toute éventuelle tentative d'évasion.

Nous étions les derniers à partir, et de suite, deux motards de la gendarmerie, gyrophares allumés fermèrent la marche. Malgré les bâches, je me rendis compte que nous prenions la direction de Versailles, et je pensais de suite à la gare de Versailles chantier, la gare de triage. Je ne m'étais pas trompé.

Les camions s'alignèrent le long des wagons et nous fut donner l'ordre de débarquer sur le quai.

Alors là, le grand choc: nous étions encadrés par un cordon de militaires en armes, celles-ci braquées dans notre direction, sans compter un peloton cynophile ce qui fit crier à un gus :'' En voiture pour Auschwitz.''

Il faut reconnaître qu'aux vues de films sur la déportation des juifs, la mise en scène n'en était pas loin, et cette image était accentuée par le silence pesant qui nous était tombé dessus.

M'asseyant sur le bord du quai les jambes ballantes, appuyé sur ma valise en carton, je constatais que les wagons destinés à notre transport, étaient de vieux wagons en bois de l'ex troisième classe, d'ailleurs, c'était encore peint dessus.

Une voix me sortit de mes pensées.

- J'peux m'asseoir à côté de toi ?"

Tournant la tête, je rencontrais le regard sympa de bon bougre d'un petit gars, un peu bouboule, avec des grosses mains de travailleur manuel, et un accent en provenance directe du sud de la Loire. La terre étant à tout le monde, je l'autorisais, magnanime à partager mon bout de quai.

- Je m'appelle Bertrand. Mon Père et ma Mère tiennent une charcuterie à Sanguinet, dans les Landes, et mon frère jumeau a eu un sursis pour ses études, alors, c'est moi qui m'y colle" me dit-il avec un grand sourire.

- Installes- toi, moi, c'est Francis."

Après une grosse poignée de main, il prit place à mes côtés avec sa valise, ou plutôt sa caisse. C'était une boîte en contre-plaqué à multiples tiroirs et plateaux fabriquée par son Père pour la circonstance comme il me l'expliqua, nantie de deux robustes cadenas à combinaison,

un véritable coffre- fort ambulant. Après quelques banalités, il me proposa une cigarette en me passant son paquet de gros gris et le papier ad-hoc. Devant mon air ahuri, ses yeux se firent moqueurs, et reprenant son bien, il me roula une tige de huit qu'il me tendit, ainsi qu'un briquet fabriqué dans une douille de balle. Devant mon interrogation muette, il m'expliqua que c'était celui de son Grand Père, qui l'avait fabriqué lui-même en 14/18 dans lestranchées.

Après quelques bouffées, il me questionna sur ma famille et ma réponse me surprit moi-même.

- Je n'ai plus de famille, c'est trop long à t'expliquer. "

Il me regarda d'un air compatissant et se garda bien d'insister, à mon grand soulagement.

Les lumières de la gare de triage se reflétaient sur l'épais brouillard qui nous était tombé dessus brusquement.

- Rassemblement en ligne par deux devant les portes des wagons et magnez-vous" hurla un gradé dans un haut- parleur. Nouveau comptage et embarquement.

- On reste ensemble ?" me demanda Bertrand sur un ton de prière.

- Bien sûr idiot" lui ai-je retourné.

Par chance, nous avons trouvé des places dans un compartiment près de la fenêtre, rejoints par d'autres gars, chacun s'ingéniant à caser ses bagages dans les filets. Malgré les capotes, il faisait froid et il n'y avait pas de chauffage, ni de lumière d'ailleurs, et encore moins de toilettes ce qui provoqua un incident assez cocasse. L'un de nous, étant descendu pour se soulager, se vit interdire le passage pour aller aux W.C. situés sur un autre quai, à une cinquantaine de mètres.

- Les ordres, c'est les ordres, vous devez rester dans les wagons" éructa notre cerbère de service.

- Mais, il n'y a pas de toilettes dedans" répondit le quidam.

- M'en fous, démerdez vous" ce que fit le grand gaillard en pissant sur les godasses de la sentinelle. L'autre vociféra, mais devant le mètre quatre-vingt-dix et les bons quatre-vingt-dix kilos de son vis à vis, il lui tourna le dos en maugréant, ce qui provoqua l'hilarité des témoins de la scène. Plus tard, l'incident ayant dû être rapporté à l'échelon supérieur, ont pu aller aux toilettes, mais accompagnés par un homme d'escorte.

La gare de triage bruissait des chocs des wagons et des ronflements des locos diésel, avec parfois un bref coup de klaxon.

- Embarquez, fermez les portes et les fenêtres, interdiction de les ouvrir pendant le trajet"

Déjà, le bruit caractéristique d'une machine à vapeur se faisait entendre, et la secousse de son accouplement avec notre convoi en envoya valser plus d'un dans les compartiments, sans compter les chutes de bagages mal calés dans les filets et les bordées de jurons qui s'en suivirent.

Un gradé, accompagné de deux gus en arme, passa pour un ultime comptage, et quelques minutes plus tard, il y eut une effervescence anormale sur le quai, on était deux de moins et ça gueulait fort.

Des cheminots passèrent et nous mirent le chauffage, tout en sondant avec une massette, les roues de notre cage à roulette, et vérifiant les boîtes à graisse des essieux. Notre loco était une 231 vue de côté avec: deux roues avant de guidage, trois grandes roues de traction et une roue arrière de support de masse, total:231, calcul valable pour toutes les machines à vapeur. Elle souffla bruyamment comme si elle voulait prendre une grande aspiration avant de fournir son effort, et nous arracha à notre immobilité.

Le staccato des boggies se fit de plus en plus rapide, entrecoupé, parfois, par le passage d'un aiguillage. Une demie heure après, on crevait de chaleur, et malgré l'interdiction, les vitres et les portes furent ouvertes, et les capotes retirées.

- Tu sais Bertrand, ils doivent nous entraîner pour les chaleurs sahariennes"

Sans lumière, dans les wagons, nous étions un train fantôme, éclairé parfois au passage d'une gare, mais, elles se faisaient de plus en plus rares au fur et à mesure que nous nous éloignons de Versailles. Les lampes étaient ressorties pour les parties de cartes, et l'on entendait même quelques transistors qu'il fallait réorienter à chaque fois que le train changeait de cap, au grès du tracé des rails.

Bertrand, estimant que vingt heures trente, c'était vraiment l'heure de casser la croûte, c'est à ce moment que les choses se gâtèrent. Descendant du filet son coffre- valise, il se mit en demeure de procéder à son ouverture, mais c'est au niveau des combinaisons que les choses devinrent compliquées. Éclairé par la lampe que je tenais, les gros doigts de mon ami se mirent à s'affairer sur les molettes des cadenas. Deux coups en avant, quatre en arrière, et l'inverse pour chaque molette, mais ces foutus cadenas ne voulaient rien savoir. Pas les bons chiffres ? Pas d'ouverture .La tension montait dans le compartiment et les regards des autres étaient fixés sur les mains de mon ami, comme s'il était en train de désamorcer une bombe.

- Merde, Merde et Merde!(trois fois), j'ai pas de mémoire, c'est comme à l'école, j'connais plus cette putain de combinaison, comment on va faire ?'' s'écria-t-il.

Jolie preuve de confiance, il me mettait dans le coup avec son 'on', n'empêche que son coffre-fort portait bien le nom que je lui avais donné, il était fort.

Ecœuré, Bertrand s'affala sur la banquette de bois, me regardant avec des yeux de chien battu, plus expressifs encore à cause de la faible lumière de la lampe torche.

Prenant ma musette, je sortis les rations et les rabs de pain et de confiture glanés à la caserne et l'invitais à un dîner amélioré.

- Je suis vraiment con" dit-il entre deux bouchées de tartine à la sardine.

- T'inquiètes- pas, demain, il fera jour et on arrivera bien à l'ouvrir ton truc, allez, dors bien."

Retirant mon blouson et mon pantalon, je m'enveloppai dans ma capote, et avant de dormir, je faisais le point sur ma journée. Il en ressortit deux choses importantes: j'avais trouvé un ami, première chose, et il ne ronflait pas, c'était la deuxième. Bonne nuit.

Je fus réveillé par le changement de rythme des boggies, et surtout par les passages plus rapprochés des aiguillages, laissant supposer l'arrivée dans une grande ville. Les lumières aussi étaient plus nombreuses, éclairant des zones industrielles avec leurs hangars, leurs camions, chargeant ou déchargeant, des petits pavillons de banlieue dont certains aux fenêtres déjà ou encore éclairées, le tout arrosé par une pluie froide d'automne.

Notre convoi stoppa dans un bruit de ferraille martyrisée et de craquements inquiétants du bois de notre wagon.

Baissant la vitre recouverte de buée, nous pûmes admirer notre lieu de garage, car nous étions encore une fois sur une voie de garage, mais beaucoup plus importante que celle du départ, aux vues des nombreux wagons de marchandises, tantôt poussés, juste pour donner l'élan nécessaire pour s'amarrer à d'autres, parfois tractés et poussés de nouveau sur une autre voie, chacun portant sa destination.

Nous, les nôtres n'étaient pas marqués, on ne marque pas les éléments d'un train fantôme.

Une rumeur courut tout au long du convoi, nous étions au sein d'un grand nœud ferroviaire, au nord de Dijon, Is, mais toujours avec interdiction de descendre, un groupe de gars en arme ayant été disposé comme comité d'accueil. La loco détela et après un coup de sifflet, partit vers d'autres horizons nous laissant sans chauffage.

EXTRAIT

Chapitre 3

Voie de garage

Six heures du matin, les gros projecteurs de la gare éclairèrent de façon crue des visages mal réveillés aux yeux gonflés soit par des pleurs, soit par manque de sommeil. Un gars tenta de descendre se dégourdir sur le quai, mais du remonter vite fait dans son compartiment sous la menace de la baïonnette d'un gardien. On ne descend pas !

Le corps ankylosé par ma nuit en position simili fœtale, je réveillai mon ami, enfin, j'essayais de le réveiller et fus accueilli par un 'Meummmeuh', la paix !

Enfin, j'arrivais à le faire émerger pour entendre : "on est où ?"

- Allez, viens, on va faire notre jogging "
- Notre jo ... quoi ? "
- Ben, on va se dégourdir les jambes''
- On descend ?''
- Non, c'est comme au départ, pas le droit.''
- Ben alors, où on va ?
- Dans le couloir''
- Ha bon''

Nous avons donc couru notre mille mètres.....sur place, suivis de flexions et de pompes avec mouvements respiratoires devant la porte ouverte du wagon, sous le regard médusé de notre gardien sur le quai, qui lui, se gelait sous la pluie.

On attaqua notre petit déjeuner froid, et l'on passa à une nouvelle tentative d'ouverture du coffre de mon ami, avec un couteau Suisse d'au moins vingt lames, prêté par un gus du compartiment. J'avais déjà dévissé la plaque de fixation du premier cadenas en prenant soin de ne rien abîmer et étais prêt à faire de même pour le second, quand Bertrand m'arrêta net.

"Attends, que je suis con ! Le truc, le numéro, c'est la date de naissance de mon jumeau."

Ce fut un éclat de rire général dans le compartiment, auquel se joignit Bertrand, ayant pris conscience de sa bourde.

S'installant confortablement sur la banquette, il prit son coffre sur ses genoux, en souleva délicatement le couvercle de ses grosses mains et ne bougea plus.

L'observant du coin de l'œil, je constatai que son regard s'embaïait et respectais son recueillement. Il était matériellement là, mais ses pensées, elles, devaient être chez lui à Sanguinet. Après un gros soupir, il me fit signe d'approcher.

"Regarde, c'est mon Père, ma Mère et mon frangin jumeau "dit-il en pointant son doigt sur une photo récente en couleur, punaisée sur le couvercle, voisinant avec une autre photo en noir et blanc, mais entourée d'un chapelet celle-là.

Le cliché représentait une femme d'un certain âge, dans la posture classique des deux bras croisés sur la poitrine tenant son châle, avec les cheveux tirés en chignon. A côté des photos, un Bic retenu par un morceau d'élastique à chaussettes, punaisé lui aussi, voisinant avec une pochette en tissu contenant papier à petits carreaux et enveloppes timbrées. Délicatement, il sortit stylo et papier, et refermant son coffre, se mit en demeure d'écrire à sa famille et j'en profitais pour faire un tour dans le wagon.

A mon retour, je le trouvais qui bouffait son stylo, les yeux au ciel, cherchant l'inspiration. N'étant pas concerné, je regardais par la fenêtre légèrement embuée, les mouvements de la gare dans l'aube naissante avec la ronde des poids lourds, chargeant ou déchargeant leur marchandise.

- Francis ! J'arrive pas à écrire ce que je veux dire, tu peux m'aider ? C'était vraiment un S.O.S.

Le coffre écritoire changea de genoux, et je pus lire sur la feuille : " Chaire paran, je pance a vou ". J'étais nul en orthographe, mais quand même pas à ce point.

Coupant le haut de la lettre pour économiser le papier, je demandais :

- On y va? Raconte".

Au bout d'un moment, je fus obligé de l'arrêter ".Stop, stop! Tu vas trop vite, j'ai jamais appris la sténo moi, alors on se calme, tu me dis, et quand je te demande après, tu continues O.K. ?

- O.K. "

- Attends, ça, tu me l'as déjà dit. Autre chose ?

- Heu.....ben non, j'ai fini"

- Bon, t'as plus qu'à recopier"

- Ah non ! J'écris trop mal, je vais juste signer."

La précieuse missive fut glissée dans son enveloppe, non sans avoir reçue une grosse bise.

Sa lettre entre deux doigts, mon ami restait songeur et fini par me dire d'un air abattu :

-Y a pas de boîte à lettre"

-Attends, donne, je reviens, j'ai une idée."

A la porte du wagon, je hélai notre gardien toujours sous la flotte et toujours aussi gelé, qui s'approcha.

- Excusez-moi Monsieur "employant volontairement le vouvoiement ainsi que le titre," pourriez-vous nous poster une lettre ?"

Il releva ses deux casques, le lourd et le léger l'un sur l'autre afin de mieux voir son interlocuteur, me dévisagea et dit simplement :

- Donnes, elle partira ce soir,’’ tout en la rangeant prestement dans sa poche de blouson, à l'abri de la pluie
- Merci beaucoup Monsieur, c'est sympa de votre part".

De retour dans le compartiment, je trouvais mon ami farfouillant dans son coffre.

- Je suis certain que ma mère ne l'a pas oubliée. Ha! La voilà’’ dit-il en brandissant une bouteille ancienne, fermée par une sorte de clip et un joint de caoutchouc.
- Donne ton quart, et vas donner ça au gars dehors, ça va le réchauffer’ ‘dit-il en versant méticuleusement une rasade d'un liquide transparent qui laissa dégager des effluves de gnôle très prononcées.

Appelant notre 'facteur intermittent', je lui tendis le quart. Reniflant, et vue la bonne odeur, il en avala une lampée, peut-être un peu trop vite, car, il s'étrangla, toussa, s'étouffa, larmoya et fini par exhaler d'une voix cassée :

- Bon Dieu ! C'est d'la bonne. Dis à ton copain qu'à ce tarif-là, je suis prêt à expédier toutes les lettres qu'il voudra. J' sais pas d'où il la sort, mais sûrement pas de chez Prisunic.’’

Je rapportais ces propos à Bertrand pendant qu'il me donnait ma dose et lui demandais : "Tu la sort d'où celle-là ?"

- Ben, c'est mon Tonton qui est bouilleur de cru, alors, on est bien placés, on a des bouteilles de temps en temps. Elle est bonne hein ?"

Pour être bonne, elle était très bonne.

Il était temps de penser à notre toilette, oui mais voilà, à deux, il restait à peine un litre d'eau dans nos gourdes, et ne sachant pas la durée du reste du voyage, il était préférable de garder notre provision pour boire. Il faut dire que nous étions encalminés sur notre voie de garage, et semblait-il, encore pour un bon moment, donc, pas de toilette. Moroses, nous regardions la gare de triage d'Is sous la pluie, quand une idée soudaine jaillit dans ma tête. Pluie égale eau, donc source d'eau, C.Q.F.D. Je mettais de nouveau notre 'facteur' à contribution, lui expliquant le truc, et il ne se fit pas prier pour nous passer son casque lourd, lequel placé judicieusement à l'angle de toit du wagon fut rapidement rempli, et après cinq voyages, nous étions propres et rasés de frais.

Vers onze heures, une jeep se pointa sur le quai avec en remorque, une citerne d'eau potable destinée à remplir nos gourdes. Il fallait se mettre en ligne et attendre son tour sous la pluie qui avait redoublée.

- J'y vais pas !"
- Ben moi non plus, il pleut trop" répondis-je.

Notre gardien facteur et dépanneur d'eau pour la toilette, se chargea de remplir nos gourdes, sans faire la queue lui.

A midi, il fut relevé, non sans, avant de partir nous lancer :

- Les gars, pour la bafouille, vous- inquiétez pas, et merde pour la suite." tout en levant le pouce.

Midi-quinze à la montre de mon ami.

- Je t'invite à déjeuner" dit-il en cherchant dans son coffre.

- J'espère que Monsieur appréciera les spécialités des Landes et, excusez-nous pour le service, nous manquons de personnel en ce moment, notre serveur étant appelé pour son service militaire". Rigolade.

Enfin, Bertrand, s'il avait des difficultés en écriture, ne manquait pas d'humour. Au menu, pâté d'alouettes, (sans cheval) de sanglier, saucisson pays et jambon cru fumé, un vrai festin, sauf que le pain d'accompagnement était celui de l'armée, au bromure. Après ce gueuleton digne d'un petit Pantagruel, l'apothéose, la gnôle du Tonton, que dis-je, l'élixir du Tonton. L'a 'table' débarrassée et la vaisselle faite à l'eau de pluie, nous prenons une décision commune, faire la sieste. Toujours ça de pris sur nos futures gardes de nuits.

Seize-heures, un gradé se pointe accompagné de deux gars de la police militaire qui se contentent de nous compter. A dix-huit heures, on n'a toujours pas bougé, mais la pluie s'est arrêtée pour la plus grande satisfaction de nos gardiens, et les gros projecteurs de la gare de triage s'allumèrent.

Sortant de notre compartiment, je me baladais dans le couloir, quand je vis un gus lisant le journal. Je pensais qu'il devait dater, vu notre isolement depuis trois jours, mais non, il était du jour même, et il le commentait pour son entourage. Comment il se l'était procuré, mystère, mais ça ne me regardait pas, et j'étais prêt à poursuivre mon chemin, quand je l'entendis dire :

- He bien les mecs, y'a des manifs dans les gares contre l'envoi de troupes en Algérie, avec évacuations par les C.R.S. et tout un bordel, mais le gouvernement a la situation bien en main, qu'il écrit le journaliste."

D'un coup, je comprenais ce qui était évident: les camions bâchés, les cordons de gardes sur les quais, la circulation des trains la nuit, les arrêts en rase campagne et les stationnements sur les voies des gares de triages, tout devenait clair, l'évidence me sautait à la figure, c'était mais bien sûr ! Je retournais rejoindre Bertrand et lui racontais les événements, mais il resta complètement indifférent, la politique, il s'en foutait, on lui avait dit de venir, il était venu, c'est tout.

Vers vingt-heures, mon ami et moi attaquons nos rations et c'est à ce moment qu'une certaine agitation se fait au niveau de notre convoi. Comme précédemment, des cheminots vérifient les roues et les boîtes à graisse de nos wagons, laissant présager un départ proche. Une demi- heure après, en effet, l'ordre déjà entendu retentit:

- Fermez les portes et les fenêtres et laissez-les fermées pendant tout le trajet."

Le puissant ronflement d'une loco diesel se fit entendre, beaucoup plus proche que celui de la gare de triage, c'était la nôtre. En effet, nous eûmes droit au coup de boutoir de l'accrochage, faisant trembler de tous ses bois notre cage à roulettes.

Après un grand 'Vroom', la loco nous arracha à notre immobilité, avec toujours le son de plus en plus rapide des tagada-tagada des boggies. Dix minutes plus tard, le rythme se ralentit

et nous fumes de nouveau sur une voie de garage. Certains ayant baissées les vitres se firent rabrouer vertement par un nouveau service de sécurité.

Les chocs caractéristiques d'un nouvel encrage, et c'est de nouveau l'attente, mais on apprend tout de même que notre convoi s'est allongé de trois wagons contenant comme nous, des jeunes, mais qui étaient 'stockés' là depuis deux jours.

Un désordre sur le quai. Une ambulance militaire passe et repart rapidement. Information de radio wagon: un gars s'est ouvert les veines, T.S. (tentative de suicide).

Ce n'est que vers vingt-deux heures trente que se fait le grand départ. Je somnole. Vers minuit, je suis secoué par Bertrand.

- J'ai un problème" dit-il en me passant sa lampe électrique.

Éclairant son visage, je constatais qu'il était blême et pissait la sueur se tenant le ventre.

- J'ai la chiasse".

EXTRAIT

EXTRAIT

Chapitre 4

Comment sortir un copain de la merde. Camp Ste Marthe et punaises

Alors là, gros, très gros problème. Bon, on se calme et on fait marcher ses petites cellules grises. Il faut qu'il se vide, mais ça ne peut se faire que dehors car il n'y a pas de toilettes dans les wagons.

Pour dehors, deux solutions: la fenêtre ou la porte du wagon. La fenêtre, trop compliqué et trop dangereux, reste la porte. C'est possible, mais il faut une préparation logistique sans failles. Bon, trois ceinturons de cuir attachés l'un à l'autre devraient faire une solide courroie. Ensuite, trois gars pour le tenir par son blouson, et le plus difficile, faire surmonter à mon ami, la trouille que j'allais lui faire. Cinq minutes après, il était installé sur les marches du wagon, les fesses à l'air, et solidement retenu par la courroie et le blouson auxquels nous étions fermement arc-boutés. Il était impératif de ne pas laisser un copain dans la merde, comme il était aussi impératif de l'en sortir.

Action, comme on dit au cinéma.

. J'avais eu le temps de récupérer quelques feuilles de son papier à lettre pour l'essuyage, et l'on récupéra notre Bertrand, soulagé à tous les niveaux, ce qui nous valut une bonne rasade de l'élixir du Tonton. Bien sûr, il y eut des réclamations des wagons suivants, pour ceux qui avaient le nez à la fenêtre, mais comme c'était interdit.....

Demandant à mon équipe de choc de ne dormir que d'un œil, car, comme pour les séismes, il y a des répliques, je récupérais le journal relatant les mouvements de protestations dans les gares, et je le transformai en feuilles de papier cul, plus souple que le papier à lettre. Il y eut trois répliques, mais le système fonctionna parfaitement, et je pense que ceux qui ont vécu cet instant, ne sont pas prêts de l'oublier.

Notre train, imperturbable, continuait son parcours vers sa destination finale, Marseille.

A l'arrivée, notre convoi, après moult changements de direction, s'immobilisa encore une fois sur une voie de garage, toujours cernée par un cordon de sécurité.

Là, c'était plus moderne, les ordres étaient diffusés par hauts parleurs, mais le texte n'avait pas changé, sauf que l'on avait droit à la diffusion de marches militaires pour nous faire patienter peut-être. La nuit était la même à Marseille qu'à Paris à six heures du matin, sauf qu'il faisait plus chaud. Le transfert par camions se fit rapidement en direction du camp de transit de Ste Marthe, mais je pus apercevoir la Bonne Mère qui, les deux bras écartés, avait l'air de me dire "Que veux-tu que j'y fasse ?"

Descente des camions avec notre barda, comptage et installation dans les chambrées, la routine quoi, sauf que nous fumes accueillis par un concert de musique et de chants Tahitiens, pas par haut-parleurs, mais en vrai.

Ils étaient arrivés peu de temps avant nous dans la piaule, après un long parcours en bateau et se défoulaient à leur manière, mais nous, on n'était pas contre, bien au contraire.

On nous fit descendre à la cantine pour toucher une louche d'un liquide brunâtre qui n'était autre que le réputé jus de chaussettes, accompagné de deux biscuits de soldats, capables de vous péter un plombage par leur dureté, et pire, de vous bousiller n'importe quel dentier.

Les Tahitiens étaient d'humeur joyeuse et ne tardèrent pas à chanter en nous faisant une démonstration de tamouré, l'un d'eux ayant même noué un paréo autour de sa taille de rugbyman de quatre-vingt-dix kilos. Succès garanti.

Toute la journée, oisiveté totale.

A l'extinction des feux, souhaitant une bonne nuit à mon ami, j'étais content de dormir sur un matelas après les deux nuits sur les banquettes en bois des wagons, et je m'endormis rapidement.

Je fus aussi rapidement réveillé par des piqûres et sautais à poil du lit, secouant Bertrand, pas encore atteint lui grâce à son pyjama.

- Lève-toi vite et passe-moi ta lampe"

Dans le faisceau, une collection de bestioles gavées de mon sang, cavalait sur la literie: Bienvenue au royaume des punaises.

- Qu'est- ce qu'on fait ?"me demanda mon ami en se grattant les fesses ;

- Tire ton pyjama et mets un slip, on verra après"

Aussitôt dit, aussitôt fait.

- avec Ecoute mon vieux, si ces petites bêtes veulent dormir dans notre lit, y a qu'à les y laisser. Moi, je vais dormir par terre sur ma capote dans les douches, en espérant qu'elles ne viendront pas me rejoindre".

Je remis mon vêtement, et pris la direction de la salle de douche, suivi de Bertrand qui finissait de se rhabiller. Pour nous, la nuit fut douce, mais à voir la tête des autres le matin, ce ne fut pas le cas pour tout le monde.

Embarquement dans les camions bâchés, direction le port, la mer que beaucoup voyaient pour la première fois. Devant nous, un bateau immense avec une grande gueule béante, avalant un à un des petits gars qui allaient défendre le sol de la Patrie, une Jonas en fer quoi, qui n'avalait pas du plancton, mais des futurs plantons peut-être.

A un moment donné, la file d'embarquement fut stoppée et un grand silence se fit d'un coup, stoppant net les conversations. Menottes aux poignets, encadrés par quatre gendarmes, les évadés de Versailles défilèrent devant nous, tête basse et traînant les pieds. Bon courage les gars, car en Algérie, je ne pense pas que vous ayez un poste de 'planqué'.

Le repas de notre baleine reprit, mais avec beaucoup moins de plaisanteries ou blagues oiseuses.

EXTRAIT